



**HAL**  
open science

# Un “ voyage dans le passé ” ? Le tourisme du souvenir comme pratique culturelle mémorielle

Lucie Lamy

► **To cite this version:**

Lucie Lamy. Un “ voyage dans le passé ” ? Le tourisme du souvenir comme pratique culturelle mémorielle. Matériaux pour l’histoire de notre temps, 2019, La question balte 1939-1989, 133-134, pp.66-69. 10.3917/mate.133-134.0066 . halshs-02498801v2

**HAL Id: halshs-02498801**

**<https://shs.hal.science/halshs-02498801v2>**

Submitted on 27 May 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Un « voyage dans le passé » ?

## Le tourisme du souvenir comme pratique culturelle mémorielle

LUCIE LAMY, UNIVERSITÉ PARIS-DIDEROT, CENTRE MARC BLOCH (BERLIN)

**E**n 1986, Getrud von Grabe, née Mende (1903-1995), entreprend avec sa nièce Margot et sa petite fille Angelika un voyage à Riga, en République socialiste soviétique de Lettonie, ville où elle a habité en tout treize ans entre 1912 et 1939.

Getrud est née dans une famille germano-balte de médecins à Eckau dans la province (*gubernia*) de Courlande en Russie (aujourd'hui Iecava en Lettonie). En 1927, elle épouse à Riga le Germano-Balte Walter von Grabe (1901-1984), pharmacien, avec qui elle a cinq enfants. La famille quitte la terre natale (*Heimat*) en 1939, lorsque, à la suite du pacte germano-soviétique, le gouvernement nazi signe des accords avec l'Estonie et la Lettonie pour organiser l'*Umsiedlung* (littéralement le « déplacement ») de cette minorité allemande vers les nouveaux *Reichsgaue*<sup>1</sup> de Dantzig-Prusse occidentale et du Wartheland. La famille est réinstallée à Schroda/Środa (près de Posen/Poznań), où elle reçoit une pharmacie, dans le cadre du dédommagement pour les biens immobiliers délaissés, qui s'inscrit dans la politique raciale de persécution des populations polonaises locales, juives et non-juives.

La famille y passe la guerre dans de bonnes conditions, avant de fuir l'arrivée des troupes soviétiques en janvier 1945, vers l'ouest. Elle rejoint le sort de millions d'autres migrants germanophones qui arrivent en Allemagne entre 1944 et 1950, que l'on appelle les « expulsés » (*Vertriebene*). Rapidement après la fuite, la famille s'installe à Melle, alors en zone britannique, où Gertrud et Walter résident jusqu'à leur mort.

Gertrud n'est retournée qu'une seule fois dans la *Heimat* : à l'occasion du voyage de 1986. Le récit de ce voyage, dont est extrait le passage<sup>2</sup> qui suit, clôt, sous la forme d'un récit isolé du reste, les Mémoires qu'elle rédige en 1991.

Nous avons recueilli ce texte dans le cadre d'une recherche portant sur les liens entretenus par les Germano-baltes et leurs descendants avec l'Estonie et la Lettonie, à partir de la fin des années 1960. Si les Mémoires de Gertrud von Grabe, écrits à destination de ses enfants et petits-enfants, offrent un bel exemple de la manière dont le souvenir de la *Heimat* est mobilisé dans la mémoire familiale, le récit du voyage de 1986 a la particularité de documenter de manière précise un exemple, à l'époque de la perestroïka, de *Heimatreise* (littéralement « voyage vers la terre natale »), une pratique culturelle qui évolue largement au cours du temps et au gré des configurations géopolitiques successives.

« Lorsque nous sommes entrées dans la chambre, fatiguées et épuisées, j'ai couru tout de suite à la fenêtre et j'ai vu Riga devant moi, à la lueur des lumières de la nuit. Oh, comme elle était belle, cette vue qui nous saluait ! J'ai tout de suite reconnu la cathédrale russe<sup>3</sup>, l'école de commerce<sup>4</sup>. Le matin suivant à la lumière du jour, j'ai vu Riga comme je l'avais en mémoire. L'église Saint-Pierre et sa haute tour, la cathédrale protestante, l'église Saint-Jacques, et à côté de l'école de commerce le musée. Face à nous l'allée des Tilleuls<sup>5</sup>, l'ancien boulevard Alexandre, au bout duquel le monument letton à la liberté, la « Minna<sup>6</sup> », se dresse encore. Au début de l'allée se dresse un grand monument à Lénine. L'ancienne rue Alexandre, de l'arrivée à Riga jusqu'à la Düna<sup>7</sup>, s'appelle désormais rue Lénine. [...]

Le premier jour, une visite guidée de la ville était prévue. Nous pouvions décider nous-mêmes si nous voulions y participer ou non. Ce n'était pas une obligation. Nous suivîmes toutes les trois cette visite guidée, ce qui nous permit d'avoir une première impression. Nous fîmes d'abord un tour d'environ un quart d'heure en bus, notamment le long de la Düna. Ensuite nous descendîmes et parcourûmes la vieille ville à pied. La première étape était l'église Saint-Pierre, qui a été détournée de sa fonc-

tion initiale. C'est maintenant une salle d'exposition. Comme il n'y avait pas d'exposition à ce moment-là, nous n'eûmes pas la possibilité d'y entrer. On avait quand même le droit de monter dans la tour mais nous ne l'avons pas fait. [...]

Les noms de rue sont pour partie les mêmes qu'auparavant, surtout dans la vieille ville, mais beaucoup ont changé. La quantité d'espaces verts à Riga est frappante. À beaucoup d'endroits où les maisons ont été détruites pendant la guerre, ils n'en ont pas construit de nouvelles, mais ont planté des espaces verts. C'est ainsi qu'on peut désormais voir les Guildes depuis la *Kalkstraße*. L'esplanade est devenue un espace charmant, avec une grande statue de Rainis (poète letton).

La ville est très propre, on y voit tout le temps des femmes avec des balais et des pelles. Les espaces verts aussi sont ratissés et balayés en permanence.

Nous pouvions nous déplacer librement, nous devions seulement être là aux repas ou bien nous désinscrire. Nous cherchions désormais des lieux de mémoire. C'est ainsi que nous avons trouvé nos anciens immeubles aux numéros 17 et 23 de la rue Nikolai. Les deux immeubles étaient en bon état. La maison dans laquelle tante Marie-Luise habitait avec tante Anna – 22 rue Nikolai – existe encore. [...]

Nous nous sommes rapidement mises en route vers Kaiserwald<sup>8</sup>, nous étions si impatientes de savoir ce que nous allions y trouver. Nous nous y sommes rendues le matin pour trois kopecks avec le tram 11. Trois kopecks correspondent à neuf pfennigs ! Nous sommes descendues à l'ancienne station, qui était autrefois le terminus. Maintenant le tram continue jusqu'au zoo.

Il y a toujours le même chemin sablonneux qui mène à la villa de Papi. Une fois arrivées, nous avons effrontément emprunté le chemin traversant le jardin jusqu'à l'entrée de la maison et avons même regardé à l'intérieur de la maison. Triste spectacle. De l'extérieur, la maison était délabrée : peinte en rose, avec beaucoup de taches, le jardin complètement en friche et mal entretenu, le chemin menant à la maison recouvert d'herbe. Derrière la maison, deux petites annexes. Contre la clôture, des cages en bois ont été construites. Pendant que nous examinions tout devant la maison, une Lettone est apparue sur le balcon. Margot lui fit signe de descendre, et je lui dis en letton que cette maison avait appartenu à mon père et que j'y avais fêté mon mariage. Elle me demanda alors si mon père avait été médecin. « Oui », lui répondis-je, « Pourquoi ? » Quand elle avait emménagé, il y avait encore une plaque de médecin sur la porte. Ma mauvaise ouïe ne me permettait pas de comprendre beaucoup de ce qu'elle racontait. Margot lui glissa dans les poches de son tablier des chaussettes et du savon que nous avions apportés. Elle en fut très gênée et demanda pourquoi. Mais elle les accepta. Sa petite fille, qui guettait

timidement depuis l'angle, plongea furtivement dans la poche de sa mère, sortit le savon, le sentit et disparut avec. Pendant que nous regardions la maison de l'autre côté (au coin de la rue), la Lettone vint en courant et mit à chacune quelque chose dans la main. Margot reçut une figurine folklorique en fer-blanc, Angelika un joli petit coffret, et moi un bouquet de fleurs qui se garda jusqu'à notre départ. Depuis l'autre rue, le jardin semblait être dans un état encore pire. Il y avait entre les arbustes un gros tas de gravats. La clôture était toute de travers. [...] Le jour d'après, nous nous rendîmes toutes les trois à pied dans les cimetières d'autrefois. [...] Le cimetière<sup>9</sup> est devenu un parc public avec des chemins tracés. Les tombes ont été aplanies. Mais il y a toujours beaucoup de croix en pierre qui se dressent, et beaucoup de pierres tombales couchées les unes à côté des autres sur l'herbe ; quelques noms sont encore assez lisibles. Nous cherchâmes longuement les restes de nos tombes, mais sans rien trouver. [...]

Le dernier jour avant notre départ eut lieu la plus belle excursion, au château de Ruhental<sup>10</sup> en passant par Bauske<sup>11</sup> avant de finir par un kolkhoze. Quelques jours avant le trajet, je demandai à Ilse si nous allions passer à proximité de Groß-Eckau<sup>12</sup> (mon lieu de naissance, où j'ai vécu jusqu'à mes 9 ans) en nous rendant à Bauske. Elle m'avait répondu que nous allions effectivement y passer, ce qui me réjouit énormément. [...] J'avais demandé à Ilse de me faire signe lorsque nous approcherions d'Eckau, car je n'allais certainement pas reconnaître toute seule, cela s'était certainement beaucoup transformé. Au bout de quelques temps Ilse me fit signe – Groß-Eckau ! Je ne reconnus rien, tant il y avait de nouvelles constructions. Il y avait les immeubles de six à sept étages dans des endroits où autrefois il n'y avait rien. Malheureusement nous n'avions pas le droit de nous arrêter et le bus passa très rapidement par le centre du village. Mais sur le chemin du retour je reconnus quelques éléments. L'église est en ruines, certainement des suites de la guerre. Je reconnus l'école, l'angle avec la pharmacie, la rue que nous prenions pour aller à l'école. »

Dans la dernière phrase de ses Mémoires, Gertrud von Grabe qualifie ce voyage de « voyage dans le passé », une expression récurrente dans les récits de *Heimatreisen* entrepris par les expulsés dans les années 1970-1980<sup>13</sup>, qui renvoie donc à une pratique culturelle mémorielle répandue. Le récit très personnel de Gertrud, qui semble tout tourné vers des souvenirs purement familiaux et donc individuels, est ainsi traversé par la problématique plus large du rapport des Germano-baltes à leur *Heimat* et livre maints éléments qui renvoient à l'appartenance à ce groupe et à son histoire.

Tout d'abord, il s'agit d'un voyage de groupe, organisé par une agence de voyage fondée au début des années 1970





# Baltische Briefe

DAS HEIMATBLATT DER DEUTSCHBALTEN

Baltische Rundschau  
Nummer 7 (1965)
1966 €
Baltische Nachrichten

Hamburg, Juli 1962 15. Jahrgang



Burgruine Bauske Foto: K. Kahlhoff

Mitglieder-Bestandsmeldungen ergab sich, daß die Landsmannschaften in Niedersachsen, Nordrhein-Westfalen und Baden-Württemberg die zahlenmäßigsten sind. Insgesamt wurden aus allen zehn Länder-Landsmannschaften 16 346 Mitglieder gemeldet, eine Zahl, die sich im Vergleich zu den Vorjahren nicht wesentlich geändert hat. Als amtierender Vorsitzender stellte Axel de Vries die rechtzeitige Einberufung und die Beschlußfähigkeit des Delegiertentages fest.

Zu Beginn der Tagesordnung beschloß der Delegiertentag einstimmig, Baron von Kerff in Würdigung ihrer unermüdeten Tätigkeit für die Landsleute eine Ehrenurkunde der Deutsch-Baltischen Landsmannschaft zu verleihen. Wir werden in einer unserer nächsten Ausgaben den vollständigen Text der Ehrenurkunde veröffentlichen.

In seinem einleitenden Bericht ging Axel de Vries auf die Aufgaben ein, denen sich die Landsmannschaft namentlich gegenüberstellt sieht. Nach der Wahlperiode (die nächsten satzungsmäßigen Wahlen für den Engeren Vorstand finden erst 1968 statt) übernimmt sein erster Stellvertreter das Amt des Vorsitzenden. Ein außerordentlicher Delegiertentag zur Abhaltung von Wahlen sei theoretisch möglich, doch — so stellte de Vries unter einseitiger Zustimmung fest — nicht zweckmäßig. Aber: „Tres facient collegium“ betonte de Vries. Er wolle daher, wenn er, wie schon zur Zeit der Erkrankung von Baron Manteuffel, aber zumeist natürlich „mit stärkerer Hand“, die Führung der Landsmannschaft übernehme, zu den Besprechungen mit dem 2. stellvertretenden Vorsitzenden im Rahmen des Engeren Vorstandes termingemäß die Vorsitzenden der Landsmannschaften in Niedersachsen, Nordrhein-Westfalen und Baden-Württemberg hinzuziehen, bis der nächste Delegiertentag über die endgültige Zusammensetzung des Engeren Vorstandes für die nächste Wahlperiode beschließen würde. Er hat die Delegierten für diese Regelung im Zustimmung, die einhellig erteilt wurde.

Axel de Vries ging dann auf ein Thema ein, das die Landsmannschaft schon längere Zeit beschäftigt hat: Die Pressefrage. Er sollte der Versammlung mit, daß am Vorabend des Delegiertentages eine Besprechung stattgefunden habe und verlas das folgende Kommaniquat, das von allen vier Teilnehmern gestützt worden war:

„Am 29. 6. 1962 fand in Bad Pyrmont eine Besprechung statt, an der

**DEUTSCH-BALTISCHER DELEGIERTENTAG 1962**

**Mit sehr großem Vertrauen**

v. K. Bad Pyrmont  
Der Stuhl des Ersten Vorsitzenden blieb leer. Umkränzt mit Eichenlaub, nahm er die Teilnehmer des diesjährigen Delegiertentages: Einer fehlte in unserer Mitte. Eine Geste! Es war Trauer wie das Bewußtsein den Verstorbenen, der das versammelte Führungsgremium seit der Gründung der DBB geführt hatte, dadurch am besten ehren zu können, daß man die Arbeit mit starken Kräften fortsetzt.  
Zweizehntausend Delegierte vertrauen rd. sechszehnhunderttausend Mitglieder, als am 30. Juni dieses Jahres

der Deutsch-Baltische Delegiertentag 1962 im „Outhem“ in Bad Pyrmont mit einer Gedächtnisfeier für den verstorbenen Vorsitzenden Dr. Georg Baron Manteuffel-Szooge, MdB, einberufen wurde. In Anwesenheit der Witwe hielt Prof. Dr. Dr. Herbert Girssohn die Trauerrede, anschließend würdigte Axel de Vries Leben und Werk des Verstorbenen.  
Am Nachmittag des 30. Juni wurde dann mit der Feststellung der Präsenz und der Mandate die ordentliche Mitgliederversammlung der DBB im Bundesgebiet offiziell eröffnet. Aus den, wie alljährlich, eingereichten

ment des lieux au pouvoir soviétique et déplore l'usage détourné des églises, elle est aussi capable d'apprécier des changements, comme les parcs, la propreté, et de s'intéresser à des éléments de la vie soviétique comme le kolkhoze.

En outre, elle se montre étonnée de la liberté qu'elle ne s'attendait pas à avoir : le programme n'est pas obligatoire, les trois femmes peuvent explorer Riga comme bon leur semble, elles sont libres de s'y déplacer comme elles le veulent – même si cette liberté à ses limites puisqu'il n'est pas possible de s'arrêter à Iecava.

La liberté de circulation à Riga est la condition du processus de réappropriation de l'espace que constitue ce voyage pour Gertrud. En effet, les pratiques mémorielles de la famille ne sont pas cantonnées au voyage en lui-même. Gertrud rapporte par exemple dans ses Mémoires l'organisation depuis les années 1960 de réunions de famille régulières, la lecture du périodique germano-balte *Baltische Briefe*, ainsi que la direction par Walter d'une association rassemblant les Germanobaltes de la région d'Osnabrück. Mais la spécificité du voyage est qu'elle se rend sur les lieux de sa propre mémoire, qu'elle se réapproprie de différentes manières. Cela passe dans un premier temps par le langage, le fait de nommer les lieux – dès l'arrivée à Riga et la description de la vue par la fenêtre – et par l'utilisation des toponymes allemands pour les villes et les noms des rues. Les noms de rues et de bâtiments qu'elle utilise ont la particularité de dater non pas de la période de l'immédiat avant-guerre, mais de la période tsariste (rue Nikolai, boulevard Alexandre, rue Alexandre). Elle évoque les noms soviétiques de l'époque du voyage, mais ne fait pas mention de noms datant de l'époque de l'indépendance de la Lettonie. Il peut bien sûr s'agir d'un simple défaut de mémoire, mais c'est dans tous les cas une mise entre parenthèse de l'État letton indépendant qui rappelle la défiance d'une partie des Germanobaltes face à cet État dans l'entre-deux-guerres, époque au cours de laquelle Gertrud a pourtant passé en tout huit ans à Riga.

Dans un second temps, il s'agit de se rendre sur les lieux. Il est question dans le texte de « lieux de mémoire », en allemand *Erinnerungsstätten*, que l'on pourrait aussi traduire par « monuments pour se souvenir ». On cherche donc à retrouver les endroits où l'on a vécu, qui ont entretemps acquis un nouveau statut, celui de monuments. Le texte en est rempli : les endroits où les membres de la famille ont habité et les cimetières, comme on le lit dans l'extrait, mais aussi les écoles, l'église où Gertrud s'est mariée, ou encore l'ancien club de voile. À chaque fois, il s'agit de voir, de comparer avec l'état dans lequel on a vu l'endroit pour la dernière fois, mais aussi d'essayer de pénétrer dans les lieux, au besoin « effrontément », pour chercher des traces du passé. En

*Baltische Briefe*, n°7, juillet 1962, Coll. La contemporaine

par une famille germano-balte installée à Munich, les Wencelides, et par laquelle les Germanobaltes de République fédérale d'Allemagne (RFA), qui veulent voyager dans les républiques baltes soviétiques passent quasi-systématiquement. Il s'agit de *Heimatreisen* collectifs, organisés par et pour des Germanobaltes mais validés et accompagnés sur place par l'agence de voyage soviétique *Intourist* – représentée ici par la guide Ilse –, qui a le quasi-monopole de l'organisation du tourisme étranger en Union soviétique<sup>14</sup>. Cette collaboration est paradoxale s'agissant d'une population dont l'anti-communisme est largement constitutif de l'identité de groupe et qui invoque la peur de l'invasion soviétique comme raison du départ massif de la *Heimat* en 1939-1941.

Dans le récit de Grabe, l'anti-communisme est visible mais n'assombrit pas le récit : si elle attribue le délabre-

ce sens l'étape du cimetière est essentielle : les voyageuses peuvent en toute liberté fouiller ce lieu en même temps que le passé de la famille. Les intrusions dans ces « lieux de mémoire » provoquent aussi des interactions avec des habitants, comme c'est le cas lors de la visite de la maison du grand-père. Cet épisode est intéressant car il montre le décalage entre les représentations des voyageuses, qui s'imaginent sans doute que leur interlocutrice manque de savon et de chaussettes, et la réaction de la Lettone, qui leur fait des cadeaux nettement moins utilitaires, qui semblent bien plus chaleureux.

Le voyage de Gertrud consiste donc bien à revenir sur des lieux où elle a vécu, et à y chercher les traces du passé qu'elle a connu, c'est-à-dire que ses souvenirs et les récits familiaux accompagnent le voyage, se substituant aux guides des touristes « habituels ». Mais la

voyageuse n'est en réalité pas seulement tournée vers le passé : elle se confronte au présent et mesure l'écart entre ce qu'elle a connu et ce qui est, cherche à se réapproprier cet espace qui lui est devenu en partie étranger. Plusieurs de ces traits caractéristiques du récit de Gertrud von Grabe coïncident avec la pratique culturelle qu'Uta Bretschneider identifie comme relevant d'un « tourisme du mal du pays »<sup>15</sup>, un type de tourisme mémoriel spécifiquement pratiqué par la génération qui a vécu dans des endroits visités. Toutefois, ce n'est pas le « mal du pays » qui domine le récit ici, mais bien plus l'évocation d'un passé perçu comme totalement révolu. On préférera donc parler pour ce récit d'un « tourisme du souvenir », que sous-tend une logique de transmission aux deux accompagnatrices, issues des générations suivantes. ■

## Notes

1. Division territoriale et administrative du Troisième Reich.
2. Publié avec l'aimable autorisation de sa petite fille Sabine Brandt et traduit par l'auteure.
3. Cathédrale orthodoxe de la Nativité, transformée en planétarium lors du voyage de G. von Grabe.
4. Transformée en Académie des beaux-arts depuis 1919.
5. Aujourd'hui Brīvības bulvāris, boulevard de la Liberté.
6. Il s'agit probablement d'une confusion : le nom que les Riganais donnent à ce monument est « Milda », un autre prénom féminin.
7. En letton Daugava, fleuve qui traverse Riga.
8. En letton Mežaparks, quartier de villas Art Nouveau à Riga.
9. Le grand cimetière (germano-balte) de Riga, pillé à plusieurs reprises après 1945, a été transformé en parc dans les années 1960-1970.

10. En letton Rundāle.
11. En letton Bauska.
12. En letton Iecava.
13. Cf. Corinna Felsch, *Reisen in die Vergangenheit? Westdeutsche Fahrten nach Polen 1970-1990*, Berlin/Boston, De Gruyter, 2015.
14. Monika Henningsen, *Der Freizeit- und Fremdenverkehr in der (ehemaligen) Sowjetunion unter besonderer Berücksichtigung des baltischen Raums*, Frankfurt am Main, Lang, 1994, p. 47.
15. Uta Bretschneider, « Reisen als erinnerungskulturelle Praxis : der "Heimwehtourismus" der deutschen Flüchtlinge und Vertriebenen », *Geschichte in Wissenschaft und Unterricht : GWU : Zeitschrift des Verbandes der Geschichtslehrer Deutschlands*, 69-3/4, 2018, p. 185-198 ; voir aussi Sabine Marschall, « 'Homesick tourism': memory, identity and (be) longing », *Current Issues in Tourism*, 18-9, 2015, p. 876-892.